

Le Père Ollivier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 21

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181365>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 27 mai 1871.

L'abolition de la peine de mort dans les cantons du Tessin et de Genève vient comme un rêve réparateur après un affreux cauchemar. Quel contraste entre ces états suisses adoucissant leur législation pénale et les scènes de barbarie auxquelles nous assistons depuis près d'un an !

Ce fait nous révèle sous leur vrai jour les aspirations réelles de notre époque. En dépit des apparences, la société actuelle a une si grande horreur du sang qu'elle ne veut plus même répandre celui des meurtriers. Le grand principe de l'inviolabilité de la vie humaine s'affirme au moment où le déchaînement des mauvaises passions semblait le faire oublier. Derrière l'abolition de la peine de mort, il y a la condamnation du crime de la guerre ; quand partout on respectera la vie des misérables qui troublent la société, sera-t-il possible d'organiser encore les grandes tueries humaines qui moissonnent les existences de tant d'honnêtes citoyens ?

Partout, du reste, les hommes de progrès réclament l'abolition.

A Genève, la suppression a réuni au sein du Grand Conseil une majorité considérable, 57 voix contre 18. On sait qu'à Neuchâtel cette question est depuis longtemps résolue ; de même à Zurich, où l'abolition fut votée en Constituante à l'unanimité moins dix voix. Fribourg avait supprimé le coupe-ret sous le régime radical de 1848 ; mais il fut rétabli par les *noirs-noirs* de Monseigneur Marilley ; tout ce qui avait la moindre nuance de libéralisme vota contre. Au dehors de la Suisse, le Portugal et l'Espagne, depuis sa révolution, ont aussi aboli la peine de mort. Dans les autres Etats, la question se représente périodiquement devant les chambres et la suppression réunit chaque fois des minorités plus considérables. On peut prévoir le moment prochain où tous les états civilisés répudieront les services du bourreau.

Une proposition d'abolition présentée dans le Grand Conseil du canton de Vaud en 1868, fut rejetée à quelques voix de majorité. Toutefois on sentit le besoin de faire des concessions à la minorité considérable qui voulait la suppression ; le Grand Conseil vota deux résolutions dans ce sens : l'une donne aux tribunaux le choix entre la peine capitale et la détention à vie ; l'autre portait que les exécutions auraient lieu dorénavant à huis-clos.

Que dire de l'efficacité d'une peine dont on doit cacher la vue au public, sur lequel elle devrait pourtant exercer une influence si salutaire ? Qui ne voit aussi les inconvénients de la faculté laissée aux juges d'appliquer la justice selon leurs vues personnelles ? Les uns, condamnant la peine de mort, se garderont bien de l'appliquer, tandis que d'autres, d'idées différentes, prononceront une sentence capitale. Si les deux cas se présentaient à un court intervalle, quelle déconsidération cela ne jetterait-il pas sur la justice de notre pays ?

On reconnaît ici les inconséquences et les contradictions qui se produisent inévitablement quand on part d'un principe faux. L'abolition pure et simple serait bien préférable.

Comme Vaudois, nous voudrions que ce progrès fût notre ouvrage, avant qu'il nous soit octroyé par les projets centralisateurs qui se préparent à Berne.

Le Père Ollivier.

Les conférences du carême ont été données, cette année, à Notre-Dame de Paris par un dominicain qui paraît être appelé à illustrer la chaire. Ses discours ont produit la plus grande sensation au milieu d'un auditoire qui allait toujours croissant. Le P. Ollivier est jeune encore, sa parole est franche et nette, convaincue et pénétrante, ennemie des déguisements, frémissante du plus pur patriotisme. Ses allures ont quelque chose de résolu qui rappelle la vaillance du soldat breton. Il croit à la France, et sans se dissimuler ses blessures, il sait qu'elle en peut guérir. C'est à de tels hommes et à de tels organes qu'appartient le succès. La vérité, qu'il a promis de dire toute entière, est quelquefois dure à entendre ; mais on sent qu'après tout elle est la vérité et que le temps n'est plus de la dissimuler ou de la taire... L'orateur a eu un de ces mots heureux qui sont la lumière et la fortune de tout un discours. M. de Maistre, dit-il, a écrit quelque part que les éléments d'un grand peuple devaient être broyés pour être fondus. Messieurs, pour broyés, nous le sommes ; fondus, nous ne le sommes pas encore...

Des six beaux discours prononcés par le P. Ollivier, il faut se borner à des citations fragmentaires.

« Le malheur, disait-il, à quelque degré qu'il appartienne, est toujours l'école où l'homme s'apprend... et c'est une ressource de savoir jusqu'où l'on est tombé. Nous sommes dans ce malheur, parce que nous l'avons préparé... Notre histoire n'a pas

eu d'heure pire que celle où nous sommes, parce qu'il n'y a pas eu d'heure en notre histoire où l'absence de convictions religieuses atteignît si complètement le corps social... Si nous regardons les masses, elles nous apparaissent séparées de toute conviction religieuse.

Et non-seulement elles en sont séparées, mais elles le sont dans une haine et dans un mépris qui permettent à peine d'entreprendre et d'espérer leur rénovation... Si du moins ce n'était que la haine! mais il y a le dédain... Après dix-neuf siècles de christianisme, après votre dix-septième siècle si fécond, après votre dix-huitième siècle si agité dans sa vie intellectuelle, vous êtes arrivés à ce siècle, qu'on a justement appelé, ici même, le siècle des avortements...

Un état d'inertie redoutable et répugnante, un état sans honneur et sans espoir, un état sans vertu, n'est-ce donc pas l'état où nous avons languï, où nous languissons encore? Ayons la dignité de notre misère et le courage d'un aveu qui, sans nous absoudre, nous permettra de regarder avec moins de remords et d'angoisse la tombe de nos ancêtres et le berceau de nos enfants!... Dieu est juste, et le mal fait ou permis retombe sur celui dont il est l'œuvre.. Si notre temps estime peu la vertu, il estime le succès. Pourquoi? parce qu'il donne la jouissance. La conscience! à quoi bon? Le succès en tient lieu. Mais jouir! ah! voilà ce qui complète l'homme; voilà le dernier mot de presque tous les amours de notre temps. De là un égoïsme qui ne se dissimule plus.

S'agira-t-il de persuader aux hommes d'ordre d'affirmer qu'ils sont des hommes d'ordre? Oh! mais non, cela les gênerait. C'est peu cependant. On leur demande l'expression de leur volonté, à l'heure critique où leur vote, un acte facile en sa promptitude et son secret, peut sauver le pays. Mais non. Il faudrait peut-être s'imposer le retard de certaines joies. N'attendez pas tant d'héroïsme! Le patriotisme est mis de côté; et le grand nombre s'étonne que la société soit en péril, et demande pourquoi nous ne sommes pas un grand peuple...

Ce qui a tué la France, c'est que l'éducation y est faussée, parce que l'enseignement et les mœurs, également viciés, n'ont pas de contre-poids réels dans l'action de la famille sur l'enfant... Les enfants sortis de nos écoles publiques ne savent pas grand-chose. Mais s'ils savent quelque chose, ils ne savent pas être des hommes. Voilà 24 heures que je sens tressaillir sous mes pieds le sol de la cité, que j'entends le son du clairon et le fracas de l'artillerie; et j'écoute afin de savoir si une parole, si un frémissement, si la conscience d'un homme répondra! Un homme, messieurs, il n'y en a pas!...

La religion? Mais on prend à tâche de la bafouer jusque dans les écoles. Aussi Dieu nous a rudement secoués; la leçon est visible... Mais pour comprendre que la leçon vient de Dieu, il faut savoir que Dieu existe, et croire au moins un peu à son action...; à défaut de quoi la leçon est perdue. Après le sang nous aurons la fange... Voilà notre éducation. Nulle part la certitude du vrai, nulle part la certitude du

bien; nulle, par conséquent, la possibilité d'être homme, d'être chrétien, d'être Français..... *Nous sommes un peuple mal élevé.*

Comment se fait-il que les idées mauvaises aient atteint le plus grand nombre des esprits? que le mal triomphe par l'audace des uns et l'inertie des autres? qu'on puisse remplir la cité de sang et de tumulte? qu'il puisse y avoir deux France, l'une violente, au centre de la patrie, l'autre sans force en dehors de cette capitale? Comment cela se fait, messieurs? Cela se fait par vous, parce que vous avez laissé arriver jusqu'à vous toutes les idées malsaines, mauvais journaux, mauvais livres, mauvaises écoles, *bavards* qui ne parleraient plus si vous ne leur prêtiez de trop complaisantes oreilles, et si vous éloigniez d'eux celles de vos fils et de vos filles. La vie intellectuelle du dehors (celle des Allemands) aborde la vôtre comme le pot de fer de la fable abordait le pot de terre; et lorsque sur le flanc, demi rompu, nous laissons échapper le peu de sève qui nous reste, comme le pauvre pot de terre laissait couler l'eau, nous avons encore la prétention d'être le peuple intelligent, spirituel, productif par excellence! Nous sommes devenus tout à fait superficiels... Les hommes qui lisent les livres solides sont devenus rares, et lorsqu'arrive le devoir derrière l'idée, le devoir est accueilli comme l'idée, c'est-à-dire qu'il est salué avec ce respect équivoque encore imposé, au moins dans certains lieux, en face de certaines personnes... Ils crieront si quelque mal-facteur obscur menace leur pécule ou leur vie; mais ils laisseront assassiner derrière un mur les hommes les plus illustres; et, ce sang versé, ils s'en iront, parce que c'est dimanche et que le soleil est beau, en grande toilette et en famille, le long des boulevards et des rues, comme s'il n'y avait pas sur le soleil un crêpe et que l'atmosphère ne respirât pas du sang... »

Ainsi parlait le P. Ollivier, durant le carême et dans Paris insurgé. Il est impossible de ne pas admirer son énergie et son courage. Par plusieurs traits il rappelle le père Hyacinthe, l'excommunié.

Il n'y a guère de chômage dans les jouissances artistiques qui nous sont données à notre nouveau théâtre par les soins d'une administration dont on reconnaît de plus en plus le zèle et le dévouement. En quinze jours, trois comédies et quatre opéras, joués par des artistes de choix sur une scène dont les décors sont aussi riches que variés, et dans une salle dont tous les yeux admirent la délicieuse ornementation; ce sont là de petites fantaisies auxquelles nous n'étions guère habitués; aussi chacun d'en profiter. L'empressement est général, Lausanne semble prendre une nouvelle vie, et le quartier de Georgette est chaque soir tout rayonnant de mouvement et de joie.

Et malgré cela il y a encore des gens qui se font remarquer pas des critiques aussi ridicules que déplacées; des gens qui ont tout vu, tout jugé et qui ne trouvent rien ici qui soit à la hauteur de leur suprême intelligence. — Nous y reviendrons à ceux-là; nous leur promettons leur portrait.